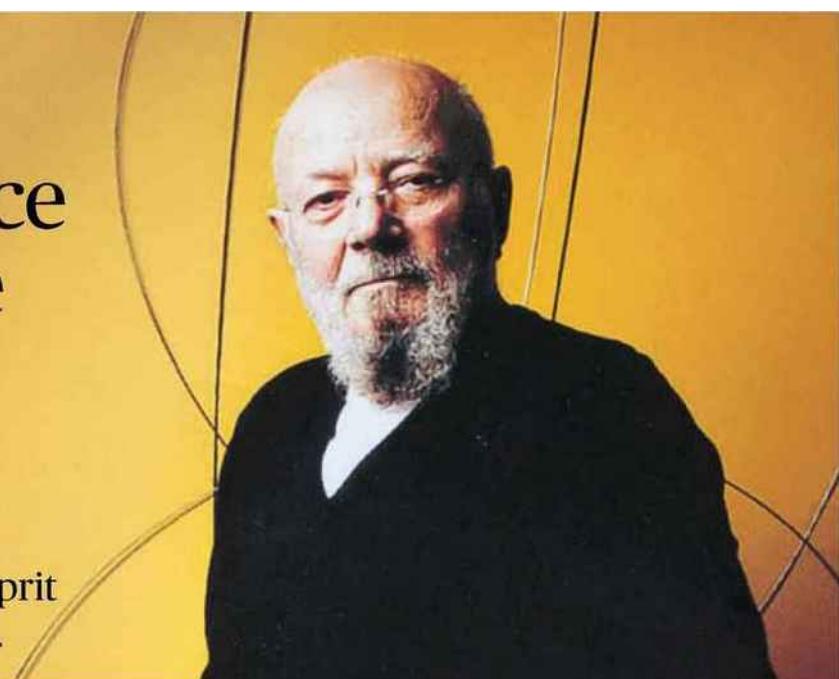




Takis : « Quand la Grèce était un théâtre fantastique »

L'artiste, né à Athènes, célèbre ses 90 ans par une exposition monographique au Palais de Tokyo. Rencontre avec un esprit fort et un sculpteur magnétique.



ARCHIVE KEITE - 2010



Valérie Duponchelle

@VDuponchelle

Le Palais de Tokyo rend hommage au sculpteur **Takis**. Né Vassilakis Panayotis Takis le 25 octobre 1925 à Athènes, il aura 90 ans en 2015. Figure majeure de l'art d'après-guerre, il « fut le premier à "envoyer un homme dans l'espace", six mois avant Youri Gagarine, à l'occasion d'une célèbre performance », souligne son ami et commissaire, Alfred Pacquement, ancien directeur du Musée national d'art moderne à Beaubourg. Takis réalisa en 1988 un « monumental bassin de signaux lumineux sur l'esplanade de la Défense que des milliers de personnes aperçoivent tous les jours sans probablement en connaître l'auteur ». Rencontre avec un esprit fureteur et un yogi magnétisé, toujours fou de soleil.

LE FIGARO. - Pourquoi êtes-vous venu à Paris, en 1954 ?

TAKIS. - Tous les artistes voulaient venir à Paris. Au début, j'ai trouvé ça déprimant : c'était tout noir, Paris ! Heureusement, Malraux l'a fait nettoyer. Le manque de soleil m'a couté. Je soigne tout par le soleil, même mes oreilles ! À Paris, les gens sont très vivants, c'est ce qui compte au final. La Coupole, Les Deux Magots, c'était la belle époque des artistes, un petit cercle très animé, pas l'énorme chose d'aujourd'hui. À la Coupole, j'ai rencontré Giacometti et Picasso. Je parlais mal le français à mon arrivée. Avec Yves Klein et Jean Tinguely, nous partagions la même galeriste, Iris Clert (*née Iris Athanassiadis à Athènes en 1918 et morte à Cannes en 1986, cette galeriste d'avant-garde a largement participé à l'émergence du mouvement du Nouveau réalisme, NDLR*). Ils étaient protecteurs avec moi. J'étais un immigré, un Grec.

Étiez-vous amis ?

Nous étions amis... et ennemis (*rires*). J'ai une mémoire énorme ! Je suis heureux que l'invitation du Palais de Tokyo ait repris ma lampe exposée en 1961 chez Iris Clert ! Elle a paru à l'époque en dernière page du *Figaro*. Et elle m'a permis d'avoir enfin un contrepoids face à Yves Klein et Jean Tinguely qui avaient toujours les faveurs de la presse ! Chaque fois, ils faisaient l'événement et raflaient tout. Et moi, avec mes petits signaux, je n'étais pas assez photogénique !

Les monochromes d'Yves Klein étaient photogéniques dans une presse en noir et blanc ?
Ses œuvres, non. Mais lui, il faisait son spectacle

avec son noeud papillon ! Yves Klein était un homme très brillant, il passait ses jours au Select à Montparnasse, il ne faisait rien d'autre, c'était un feignant du matin au soir. Il ne commençait à travailler que le soir avec ses conférences, ses événements, ses femmes nues (*transformées en pinceaux vivants, elles créent les "Anthropométries" de l'époque bleue*), selon la définition du critique d'art Pierre Restany, NDLR). Je lui ai demandé : « Pourquoi fais-tu des monochromes ? » Il m'a dit : « Parce que mes parents (les artistes Fred Klein et Marie Raymond, NDLR) sont emmerdants et qu'ils ont des polychromes ! » J'ai aimé sa réponse claire.

« Yves le Monochrome », c'est votre antithèse, vous qui avez toujours travaillé la matière ?

Yves Klein me disait : « Quoi, tu travailles une semaine à l'atelier pour faire une petite sculpture ! » Je lui répondais : « Tout le monde ne peut pas faire des monochromes ! » Il a même fait des timbres monochromes bleus ! « Quel dommage... » a-t-il soupiré. Il m'a invité chez lui, rue Campagne-Première. À l'époque, je n'avais pas vraiment d'atelier, je travaillais directement chez un ferronnier. Dans chaque ville, Athènes, Venise, Paris, Londres, même à New York, je cherchais un forgeron ou un ferrailleur, et je me faisais mon petit coin. Comme Tinguely, je travaillais de mes mains, toujours debout, toujours fatigué.

Vous avez sculpté en fer forgé *Œdipe et Antigone*, *Sphinx* et *Idole* en 1954, réalisé les décors et la musique d'*Electra* de Sophocle à Épidaure en 1983. Le drame antique, la position du chœur, des récitants, vous ont-ils inspiré ?

Tout le monde adore le drame antique, même si, aujourd'hui, je préfère Aristophane, si gai et sensuel ! À l'époque, on jouait les grands auteurs antiques à Delphes en extérieur, au cœur même du théâtre antique. C'était encore la belle Grèce, de beaux espaces, de beaux jardins, de belles maisons. Sous le soleil. La vie à l'air libre était déjà un théâtre fantastique, il n'était pas nécessaire de s'enfermer pour écouter de grands textes... Avant, Athènes était une très belle ville néoclassique, d'influence italienne. Maintenant, que des bidons !

Que pensez-vous de l'actualité politique grecque ?
Elle est catastrophique. Cela devait arriver, à mon sens. Les dirigeants de la Grèce, je les appelle « les gangsters ».



J'ai demandé à Yves Klein : « Pourquoi fais-tu des monochromes ? » Il m'a dit : « Parce que mes parents sont emmerdants et qu'ils ont des polychromes ! » J'ai aimé sa réponse claire

Les anciens ou les nouveaux ?

Les anciens et les nouveaux (*rires*). Ils bouffent partout ! Et le peuple grec souffre. J'ai construit en Grèce un endroit, près d'Athènes, que j'ai planté moi-même de milliers de plantes. C'est là que j'ai installé ma fondation. J'espère la garder avec tout ce gangstérisme ! (*rires*) Je suis un humaniste, j'aime tout ce qui est vivant, les hommes et tout le reste. Les cyprès sont mes enfants.

Vous avez abordé la musique par le biais des *Gymnopédies* d'Erik Satie.

Êtes-vous un musicien ?

Je le suis devenu. Mon ami Manos Hadjidakis, qui a fait la musique pour *Les Enfants du Pyrée* de Jules Dassin (1960), m'avait dit : « *Takis, laisse tomber, tu n'as pas l'oreille musicale.* » J'ai tout arrêté, un temps.

Pourquoi avoir marié ensuite le son et l'art, comme ce gong monumental au Palais de Tokyo ?

La musique te pénètre, vient vers toi. Il faut au contraire souvent aller au-devant d'un tableau. La musique fait vibrer tes cordes intérieures. Même les animaux y sont sensibles. J'ai donc commencé par la musique. Dans mes petits *Signdaux*, il y a des cordes de piano que j'achetais dans le Marais, rue de Poitou. J'ai vécu quarante ans à Paris.

Au début des années 1960, vous avez rencontré Marcel Duchamp à New York. Pourquoi ?

C'est Duchamp qui a voulu me rencontrer après la publication de mon journal chez Julliard. Il avait été censuré par l'État international, l'État avec un grand E ! (*rires*). Il ne voulait pas discuter sur *Le Grand Verre* et sur l'art mais sur la vie. Il aimait mes idées sur le magnétisme et la quatrième dimension. La quatrième dimension, c'est le sentiment de tout être vivant devant l'éclipse du Soleil par la Lune. Après cette première rencontre, on était de grands amis. Non, je dirais plutôt : on a eu des relations amicales (*rires*).

Vous avez toujours eu cette vision métaphysique de la vie ?

Ce n'est pas métaphysique, c'est physique. On est tous magnétiques. On est des aimants. C'est bien réel. Et c'est pour cela que j'ai inventé une ceinture magnétique qui fait bien tourner ma batterie intérieure. ■